

## **Gabrielle Roy**

### **Soixante-septième rencontre**

#### **Ce qui a été fait.**

Comme l'indique le titre de ce texte, cette nouvelle série de rencontres peut être pensée et présentée et surtout vécue comme une suite. Pour la plupart de ceux qui lisent ceci, il y a eu plus de soixante rencontres sur les œuvres de Balzac, de Flaubert et de Maupassant ; il y en a même qui ont participé à des séries sur Manzoni, Chateaubriand et Bossuet. (L'ensemble constitue les lectures Arruda, rendues possibles et utiles en raison des mesures gouvernementales.) Le thème unificateur de toutes ces rencontres, ou du moins des dernières, était le rôle du fantastique dans la littérature dite romantico-réaliste, et en particulier chez les créateurs français de récits du XIXe siècle, romans ou nouvelles.

Cette fois-ci, comme il est évident, les lectures et les discussions porteront sur deux auteurs bien différents l'un de l'autre, une femme et un homme, une Franco-américaine et un Franco-français, voire LA Franco-américaine et LE Franco-français, une *successeure* des romantico-réalistes et leur prédécesseur et leur maître reconnu, l'une auteure du XXe et l'autre symbole du XIXe siècle.

Il s'agira donc de lire du Gabrielle Roy, comme on dit, puis du Victor Hugo. Mais avant d'aborder les premières pages de son roman le plus important, il faut sans doute s'assurer que chacun connaît les dates principales de la vie de Gabrielle Roy.

**Remarque initiale : biographie de Gabrielle Roy.**

Elle est née à Saint-Boniface au Manitoba en 1909 ; elle est morte à Québec en 1983. Ces deux lieux peuvent servir à structurer la reprise des dates importantes de sa vie ; il y a donc son lieu d'origine, et son lieu de fin de vie, et les lieux entre les deux premiers.

Pendant 28 ans, Gabrielle Roy a vécu au Manitoba, et surtout dans la communauté francophone de cette province, et donc principalement à Saint-Boniface, ville jumelle de la capitale Winnipeg.

En 1916, elle est élève dans une école primaire privée pour jeunes filles, alors que le gouvernement du Manitoba vient d'interdire l'enseignement en toute autre langue que l'anglais. Cette mesure censément universelle visait sans aucun doute les francophones de la province, pourtant fondée par un francophone.

Ce fait politique et social, et même religieux, structure la vie de Gabrielle Roy jusqu'à son départ du Manitoba. Elle est éduquée dans l'illégalité par les sœurs des Saints-Noms-de-Jésus et de Marie à l'Académie Saint-Joseph. (J'ai participé au vol du vase en pierre devant la statue de saint Joseph dans le parc devant l'école: je peux dénoncer les autres truands.) Elle participe à la vie culturelle parallèle au Manitoba, entre autres, au Cercle Molière. Pendant une dizaine d'années, elle est institutrice illégale dans le système scolaire de la province de sa naissance.

On peut dire que le sentiment d'être une hors-la-loi cachée, d'une exilée ignorée, d'une hors-norme discrète, ce sentiment est une des structures de sa vie.

De 1937 à 1952, Gabrielle Roy vit en bohème, en Europe, à Montréal et un peu au hasard au Québec. S'imaginant d'abord comédienne, elle devient une journaliste (et vit de son art), puis une romancière lors de la publication et le succès international de *Bonheur d'occasion*. En France, le prix Femina lui est accordé ; son livre est primé aux États-Unis et au Canada.

Gabrielle Roy reçoit souvent des prix, c'est une des constantes de sa vie. On peut dire qu'elle plaît beaucoup et surtout peut-être aux maîtres des institutions, tout en étant fixée sur une écriture qui est tout à fait la sienne et qui défie les modes.

Durant cette époque, elle connaît une vie sexuelle discrète, mais bien réelle, et surtout bien insatisfaisante, à son avis. Elle épouse assez tôt Marcel Carbotte, un médecin manitobain, qui était un bisexuel, comme on dit aujourd'hui. Ils n'auront pas d'enfants, et ils n'en ont jamais voulu. On peut dire que son mariage avec Carbotte met fin à la dimension sexuelle de sa vie, ou y met un sceau.

De 1952 à sa mort, Gabrielle Roy s'installe à Québec, au Château Laurier, et à Petite-Rivière-Saint-François dans un chalet d'été très simple. Elle fait partie de la bonne bourgeoisie québécoise, mais au fond, elle se consacre tout à fait à son œuvre qui est hors des sentiers battus de la commercialisation et du vedettariat.

Si elle continue son œuvre, elle la gère avec attention et avec l'aide de plusieurs assistants. Sa capacité de se trouver des gens pour la soutenir sur le plan pratique est une autre constante de sa vie.

Elle meurt alors qu'elle écrivait sa biographie, dont la première moitié était écrite et fixée. C'est le magnifique

*La Détresse et l'Enchantement*; c'est sans aucun doute la meilleure autobiographie québécoise. Elle est le sujet de la meilleure biographie québécoise, écrite par François Ricard, son exécuteur testamentaire en ce qui a trait à son œuvre. Ça s'appelle : *Gabrielle Roy : une vie*.

Voici quelques lignes de Ricard pour ceux qui n'ont pas la biographie qu'il a écrite.

[http://www.biographi.ca/fr/bio/roy\\_gabrielle\\_21F.htm](http://www.biographi.ca/fr/bio/roy_gabrielle_21F.htm)  
1

Si on veut parler d'elle encore, je répondrai aux questions, si je le peux, et je compléterai ses informations, si on le désire, et je ferai des recherches, si je n'ai pas de réponses.

### **Discussion.**

#### **À faire.**

Il s'agit de lire la prochaine section de *Bonheur d'occasion*, soit les chapitres 6 à 12.

Lors de la prochaine rencontre, la remarque initiale portera sur le titre du roman.

## Soixante-huitième rencontre

### **Ce qui a été fait.**

Nous avons discuté des premiers chapitres de *Bonheur d'occasion*. Comme remarque initiale, j'avais proposé une rapide biographie de Gabrielle Roy, à partir de laquelle j'avais signalé certains traits de l'auteur et, je l'espère, certains thèmes de ses œuvres.

### **Remarque initiale : le titre.**

La remarque initiale que j'avais l'intention de proposer aujourd'hui m'a été *volée* au moins en partie par une remarque de Roger, ce qui est tout à fait son droit. Je rappelle qu'il a signalé comment le titre du roman pouvait être un guide lors de la lecture et de la discussion. Le titre comporte deux sens. Un bonheur d'occasion est un bonheur de seconde main, ou de piètre qualité, ou *cheapette*, comme le dirait Florentine qui parle le québécois de Saint-Henri. J'avais ajouté à cette occasion que le titre de la traduction anglaise, assez étonnant, pouvait renforcer cette suggestion.

Mais Roger a aussi indiqué le mot *occasion* du titre suggérait quelque chose de hasardeux, d'imprévu, de mal contrôlé. Voilà pourquoi dans les dictionnaires, sous le mot *occasion*, on trouve les remarques qui suivent. D'occasion : « qui se vend moins cher ; qui se produit par une rencontre de hasard, par un fait exceptionnel ».

Je tiens à dire que je suis encore une fois tout à fait d'accord avec Roger, en ce qui a trait à cet aspect du titre

et à l'éclairage qu'il offre. Il me semble que le roman est construit pour qu'en plein milieu, il soit question d'un moment de bonheur d'occasion de ce type, soit un bonheur imprévu ou hasardeux. Or comme représenté par Gabrielle Roy, ce bonheur d'occasion est décevant sur deux plans : il se révèle ne pas être à la hauteur de la promesse d'Azarius, le faux prophète ; de plus, à plusieurs reprises dans les derniers chapitres, on affirme que ce moment de bonheur imprévu est un piège et que les malheurs de la famille Lacasse, et surtout de Rose-Anna, s'accumulent à partir du bonheur d'occasion et même à cause de cette aventure imprévue et réjouissante, du moins à première vue. Je suis persuadé qu'on aura l'occasion (ha ha ha) de revenir sur ce point, mais ce sera sans doute mieux d'attendre qu'on en arrive aux chapitres idoines, soit ceux du bonheur imprévu et décevant et ceux des malheurs qui suivent le bonheur d'occasion.

J'ajoute enfin que cette idée d'un surgissement de bonheur, mais un surgissement dangereux, apparaît à tout moment dans les autres textes de Gabrielle Roy, et en particulier dans *Alexandre Chenevert*, dans *Rue Deschambault* et dans *La Détresse et l'Enchantement*, qui sont les textes à lire à l'avenir. En conséquence, le titre du premier roman de Gabrielle Roy est assez important.

**Remarque initiale de remplacement : les noms, prénoms et patronymes et la question religieuse.**

Mais la remarque de Roger m'a coupé les ailes pour aujourd'hui. Aussi, j'ai cherché et je crois avoir trouvé une autre remarque qui peut servir à éclairer le roman. Il s'agit de signaler le rôle des noms, des prénoms et des patronymes.

En tout cas, à un moment donné, l'auteur fait une remarque sur le prénom et le patronyme de Florentine Lacasse (lire la page 31 du chapitre 2). (D'ailleurs, au chapitre premier, les deux jeunes se sont affrontés sur cette question : Florentine ne voulait pas donner son nom, et Jean a réussi à la provoquer pour qu'elle le livre.) Je suis d'avis que Gabrielle Roy est de l'avis de Balzac (c'est donc un avis sur un avis), à savoir que les noms sont un élément, et même un élément essentiel, de la représentation des personnages d'une fiction.

En poursuivant à partir de cette suggestion, je signale que, comme le suggère Jean Lévesque (bien noter ses propres noms), la famille Lacasse a un patronyme qui est pour ainsi dire emblématique de leur état et de leur sort. (Je signale aussi qu'il y a une rue Lacasse dans Saint-Henri.) De plus, je crois qu'une réflexion sur d'autres patronymes serait, sinon nécessaire, du moins utile.

Mais je vais insister sur les prénoms, et sur certains d'entre eux en ce qui a trait à leur résonance religieuse. Car, ceux qui me connaissent prévoient ce que je vais dire, la question religieuse, ou la question théologico-politique, ou mieux encore la question esthétique-théologico-politique, me semble au cœur de toutes les œuvres importantes. Ceci me semble clair : dans le roman *Bonheur d'occasion*, la dimension politique du roman est évidente, et la dimension religieuse tout autant. Je prends la peine de dire que je serais bien déçu si on ne parlait pas un peu de la scène de Rose-Anna à genoux dans l'église Saint-Thomas d'Aquin, soit les pages 112 à 114 du chapitre 7. Mais nul n'est obligé de le faire.

En attendant, je tiens à focaliser l'attention sur les noms des deux jeunes hommes qui sont fascinés par

Florentine (quel prénom pour une jeune femme qui sera déflorée) : ils s'appellent Jean et Emmanuel. Ces deux noms peuvent associés à Jean le Baptiste, le précurseur de Jésus, et à Jésus, qui est appelé Emmanuel dans l'évangile de saint Mathieu et qui est présenté tout de suite comme le Messie ou le sauveur. Or ces deux jeunes hommes sont des amis de longue date, et Jean présente Florentine à Emmanuel. Par ailleurs, ils sont des rivaux sexuels sans doute, mais surtout ils sont semblables et pourtant différents.

Je propose donc une remarque toute simple, et même banale, qu'il faudrait réfléchir à ces deux personnages, d'autant plus que les grands experts parlent souvent de Jean, mais qu'on parle beaucoup moins d'Emmanuel, alors qu'en nombre de pages et en nombre de chapitres, ils sont pourtant égaux. On pourrait le dire comme ceci : la première moitié du livre présente surtout Jean, et la seconde partie surtout Emmanuel parce que l'un remplace l'autre. Mais en même temps, ils sont les représentations de deux attitudes différentes par rapport non seulement à Florentine, mais par rapport à leurs concitoyens, et au fond par rapport au but de la vie. Je crois même que Gabrielle Roy veut conduire son lecteur de Jean à Emmanuel.

J'ajoute, et ce sera la dernière remarque, ou sous-remarque, le chapitre 17, qui est le centre exact du roman, est celui où Jean décide de disparaître pour laisser la place à Jean. Ce chapitre est un débat entre l'égoïsme et la pitié. Et cela finit avec une phrase étonnante que je demande à chacun de méditer quand on y arrivera : il est question de la décision de Jean et de son lien avec Florentine. Et enfin, il ne me semble pas du tout un hasard si dans le dernier chapitre, les deux hommes apparaissent une dernière fois un contre



l'autre, et surtout peut-être un contre l'autre dans le cœur de Florentine.

Et voilà que j'en arrive à un nouveau mot qui est encore plus ronflant que celui que j'utilise souvent : théologico-politique, plus ronflant que le mot que je viens d'inventer : esthétique-théologico-politique. Je proclame donc qu'une lecture adéquate de *Bonheur d'occasion* doit être érotico-esthétique-théologico-politique. Cela est nécessaire parce que ces quatre dimensions sont liées entre elles, et surtout parce qu'elles sont liées entre elles par Gabrielle Roy. Et cela est intéressant parce que j'aime bien donner l'impression que je suis un grand innovateur.

### **Discussion.**

#### **À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il faut avoir lu la troisième section du roman, soit les chapitres 11 à 15. Je signale qu'on approche du centre numérique du roman : je suis d'avis que ce centre est le point d'appui et de bascule de l'intrigue ; pour me répéter, un bonheur d'occasion se révèle être le moment de tous malheurs cachés, lesquels réussissent presque à casser la famille des Lacasse. Seules l'énergie de Florentine, la folie d'Azarius et la générosité d'Emmanuel permettront de sauver la famille. Enfin, c'est ce qu'il me semble, mais nous en parlerons sans doute la semaine prochaine.

## **Soixante-neuvième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

La semaine dernière, nous avons commencé une nouvelle série de rencontres. Nous avons discuté des dix premiers chapitres du roman *Bonheur d'occasion*. Pour ma part, et lors de la remarque initiale de jeudi, j'ai insisté sur la comparaison entre les personnages de Jean Lévesque et d'Emmanuel Létourneau. J'annonce que je continuerai de le faire à l'avenir.

### **Remarque initiale : la clairvoyance et le débouloonnement.**

Il y a diverses disciplines littéraires, dont la philosophie, l'histoire et le roman : les gens qui pratiquent ces disciplines cherchent à conduire leur lecteur ou leur auditeur à une meilleure saisie de la vérité. Il est évident que ces gens ne traitent pas les mêmes sujets peut-être, qu'ils ne le font pas de la même façon ou par les mêmes moyens sans aucun doute. Mais ils ont en commun le désir de rendre l'autre, leur lecteur ou leur auditeur, plus sensible intellectuellement, émotionnellement ou existentiellement aux dimensions importantes de la vie humaine. Ce fait professionnel doit être lié à des expressions comme la vérité des choses ou la clairvoyance humaine : la clairvoyance humaine suppose la vérité des choses et les deux sont présumées à la pratique de la philosophie, de l'histoire et du roman.

Or un autre fait est présupposé à ses trois disciplines : les êtres humains perdent de vue ce qui est visible, ils se coupent de la vérité des choses par l'oubli, par l'illusion, par l'explication abstraite. Il y a des expressions qui font entendre cela. Le mot grec pour vérité, *aléthéia*, signifie non-oubli ; le verbe français *dévoiler* laisse entendre que les choses peuvent se voiler, et même qu'elles se voilent tout le temps ; cet autre verbe *représenter* dit qu'on peut avoir les choses présentes devant les yeux et qu'on peut les représenter pour qu'elles se voient mieux. Or je pense à tout cela quand je pense à l'expression réalisme, et la remarque, faite la semaine passée que le réalisme, qui est en principe la représentation du monde tel qu'il est et donc dans sa vérité, pourrait être cruel. Les illusions sont plaisantes, l'oubli est facile parce qu'il s'agit de ne pas faire l'effort de retenir, l'explication abstraite fait disparaître les dimensions complexes du réel.

Or il me semble que Gabrielle Roy est assez cruelle dans le chapitre XI de *Bonheur d'occasion*. Pour le dire autrement, il cherche à désillusionner les illusions humaines, à les déboulonner, à les dévoiler, à les déstructurer. Ces illusions, me semble-t-il, sont d'au moins deux sortes et pourtant, suggère-t-elle, liées entre elles : l'illusion du lien entre les humains et les dieux et l'illusion du lien des humains entre eux, soit la religion et l'amour.

En tout cas, c'est ce que j'entends dans trois passages que je lirai. Le premier (page 161 : « Alors elle comprit l'amour... à cause de lui. ») représente sa manière de vivre son amour pour Jean.

Le deuxième (page 162 : « À l'élévation... jusqu'à la fin de la messe. ») représente sa manière de prier.

La troisième (page 163 : « Elle frissonnait maintenant à plaisir... Emmanuel fût bon pour elle. ») représente les illusions volontaires d'Emmanuel et entretenues par Florentine.

On peut ne pas être d'accord avec la position dure de Gabrielle Roy, on peut ne pas être d'accord avec mes choix et mes remarques, mais il me semble qu'un des effets des chapitres de *Bonheur d'occasion*, et tout certes de ce chapitre précis, est d'inciter à voir le monde et la vie et les motivations humaines comme des réalités assez sombres. On peut toujours espérer que le roman deviendra moins sombre (et en un sens c'est le cas), mais je crois que la plupart des gens seraient déçus et sont déçus à la fin de *Bonheur d'occasion*, comme ils le sont à la fin d'un roman de Maupassant ou du dernier de Houellebecq. Mais leur déception est-elle le résultat de leur illusion ? Ou est-elle l'effet de leur clairvoyance, qui leur permet de voir des choses qui sont réelles, mais moins sombres ? À mon sens, c'est un des enjeux essentiels de ce récit.

### **Discussion.**

#### **À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il faut finir ce que j'appelle le centre du roman, soit ce qui précède et suit immédiatement le bonheur d'occasion qu'est l'échappée à la campagne de la famille Lacasse.

## **Soixante-dixième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

Lundi, nous avons discuté de la première moitié du centre du roman. Aujourd'hui, il est question de ce que j'appellerais les conséquences du bonheur d'occasion. Elles sont trois ou quatre, me semble-t-il : la disparition de Jean, la grossesse de Florentine, le *slackage* définitif d'Azarius (sa mise à pied en français plutôt qu'en québécois) et la mort de Daniel.

### **Remarque initiale : la décision de Jean.**

À plusieurs reprises lors des discussions, j'ai signalé qu'à mon sens, le chapitre 17 est non seulement le centre physique du roman, mais son centre psychologique ou anecdotique, ou les deux en même temps. On peut sans aucun doute discuter de cette suggestion. Mais ce qui me semble sûr, c'est qu'on y découvre la lutte fondamentale de Jean et sa décision cruciale, décision qui affecte Florentine évidemment, et donc Emmanuel, et donc toute la famille Lacasse. En tout cas, voici quelques remarques sur la décision si importante de Jean.

Je rappelle d'abord que le chapitre 17, qui est consacré à un dialogue intérieur de Jean, est le dernier de 5, les chapitres 13 à 17, qui couvrent 24 heures de la vie de la famille Lacasse, soit ce que j'ai appelé le bonheur d'occasion qui est le premier moment d'une série de malheurs.

Dans ce chapitre, le jeune homme, qui vient de faire l'amour avec Florentine dans la maison familiale abandonnée, réfléchit sur lui-même. La maison est vide en raison d'une virée familiale décevante dans la campagne des premiers amours d'Azarius et de Rose-Anna. Après le coût qui me semble avoir été l'équivalent d'un viol, le jeune homme se présente au lecteur depuis son enfance jusqu'au moment où il décide de couper les ponts émotifs avec tout son passé et tous ceux qui en ont fait partie. En focalisant son attention sur le nom de Jean Lévesque, on pourrait prétendre qu'il ne s'appelle pas Jean Lévesque, parce qu'il est un orphelin et même qu'il ne connaît peut-être pas son vrai nom. Pour le dire autrement, même par ses prénom et patronyme, Jean est double, ou mystérieux, ou faux.

En tout cas, cet orphelin de fait est aussi un orphelin volontaire ; il s'est coupé des siens parce qu'il a été déçu par sa mère (qui a en a fait une sorte de pion dans une négociation avec Dieu), par les pauvres et les faibles qu'il a connus dans sa jeunesse et par les prêtres qui ont assuré son éducation. Ces trois déceptions sont la source de sa colère et de son ambition ; Jean veut se venger. Il ne veut plus être Jean Lévesque. Mettons qu'il rêve de devenir John Bishop.

Voilà pourquoi sa relation avec Florentine est si importante. Le texte de Gabrielle Roy est discret, mais on ne peut pas douter que leur relation est amoureuse et sexuelle (la jeune femme est belle et le jeune homme est travaillé par le désir). Dans ce contexte, il est clair que Jean est travaillé aussi par la pitié. D'ailleurs, on irait loin dans la compréhension de l'amour et de la sexualité chez Gabrielle Roy si on focalisait son attention sur l'intrication de la passion amoureuse et de la pitié. En tout cas, dans le cas de Jean, son abandon de Florentine est vécu comme une résistance paradoxale à

la tentation. Car pour lui, la pitié, ou l'amour et le lien avec les autres, est une tentation pour ainsi dire diabolique. Comme un saint homme devant une décision grave qui porte pour ainsi dire sur sa vocation, comme un saint Antoine, si on le veut, il doit résister et en fin de compte se métamorphoser ; pour parler comme saint Paul dans l'épître aux Romains, il doit rejeter le vieil homme et prendre en lui l'homme nouveau. Et c'est ce qui se passe dans le chapitre XVII. Mais quand on relit les pages qui lui sont consacrées, on se rend compte que cette lutte interne est présente et décrite dès le début du récit. Voici une des formulations dans ce chapitre-ci.

Lire la fin de la page 243.

J'aime beaucoup cette partie du texte de Gabrielle Roy parce qu'elle ose une inversion du lieu commun qui associe le printemps et l'amour, la chaleur et la tendresse, la renaissance saisonnière et le cycle de vie. Il y a même un moment où Jean entend l'eau du printemps qui coule dans les égouts, et même qui brise le mur des glaces. Et c'est le moment précis où Jean se transforme pour de bon : au lieu de devenir amoureux (il vient d'engendrer un enfant dans le sein de Florentine), la rupture souterraine est son moment de libération de toute tentation amoureuse.

Lire la fin de la page 245.

Pour finir le portrait, il faut ajouter le dernier paragraphe.

Je vais oser une comparaison qui déplaira peut-être à Roger : on a ici l'exact contraire de l'acte d'acceptation de saint Antoine après la nuit de son hallucination ; Jean reconnaît qu'il sera travaillé encore un certain temps par l'image sexuelle de Florentine, mais il est guéri pour de

bon de la tentation de se laisser prendre par elle et tout ce qu'elle représente.

**Discussion.**

**À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il faut avoir lu les chapitres 22 à 28 qui portent sur Florentine et sur Emmanuel, qui pour ainsi dire remplace Jean.



## **Soixante et onzième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

La semaine dernière, nous avons terminé les chapitres centraux du roman. Nous sommes donc sur le fil d'arrivée. Il faut d'abord discuter des chapitres 22 à 27, puis jeudi des chapitres 28 à 33. Il est clair que les chapitres d'aujourd'hui se divisent en deux : les chapitres qui concernent la famille Lacasse, et les chapitres qui concernent Emmanuel et la guerre. Il est évident que ces deux thèmes sont intriqués : les réflexions d'Emmanuel concernent toujours Florentine d'une façon ou d'une autre. Il n'en reste pas moins qu'il y a une division assez nette. Comme je me suis intéressé au cas de Jean et à ce qu'on pourrait appeler son système de valeurs ou ses passions fondamentales ou sa tentation vaincue, cette fois-ci je m'appliquerai au cas d'Emmanuel, qui examine ce qu'il pense et ce qu'il veut, tout en se promenant d'abord dans Saint-Henri et ensuite dans Westmount.

### **Remarque initiale :**

Je tiens à dire qu'il me semble que le personnage d'Emmanuel se situe assez près des réflexes politiques et philosophiques de Gabrielle Roy, mais je vais tenter de le comprendre à partir de l'information qui est livrée dans les chapitres à lire aujourd'hui.

La première chose à noter est que pour la première fois au début du chapitre 24, Saint-Henri est décrit avec une sorte de sympathie. Gabrielle Roy va jusqu'à dire que

c'est presque la campagne en ville. Puis soudain, on se rend compte qu'elle décrit les lieux à partir du point de vue du jeune et enthousiaste Emmanuel qui retourne chez lui. Et tout de suite après, la description sombre, voire angoissée reprend.

Je dirais que le réflexe fondamental d'Emmanuel est d'être fidèle, de sympathiser avec les siens. Avec sa famille, sa sœur et sa mère sans doute, mais surtout avec Florentine et les gars de Saint-Henri (Jean Boisvert, le planqué, qu'on a rencontré dans le chapitre où Eugène Lacasse, le soldat fanfaron, s'en est moqué, Alphonse Poirier, le cynique profiteur et lâche, qui déboulonne tout, et peut-être surtout le jeune musicien innocent Pitou, dont on ne connaît jamais les vrais prénom et patronyme). Mais il y a un autre groupe avec qui il sympathise : l'humanité entière et surtout la partie des êtres humains qui sont pauvres.

On se dit tout de suite qu'il est impossible d'aimer toute l'humanité, et surtout quand on est soldat. Mais c'est sans aucun doute le désir, ou le besoin, d'Emmanuel. Il y a même un moment où il s'en rend compte : dans son pays, comme dans tous les pays, il y a les grands, les riches et les puissants, et il y les petits, les pauvres et les faibles.

Or cet homme généreux se fera embobiner par Florentine. Cela me semble très intéressant. Pour deux raisons au moins. 1. Si Emmanuel est assez proche de Gabrielle Roy sur le plan idéologique, un soldat non nationaliste, pacifiste et champion des pauvres qui sont utilisés par les puissants des différents pays, elle montre qu'il est pour ainsi dire facile à tromper. 2. Si Gabrielle Roy montre comment il tombe dans le piège de l'amour, elle renforce, d'une autre façon, la suggestion que l'amour, la sexualité et donc la relation entre les hommes

et les femmes est très problématique. 3. Si elle montre la ruse et la dureté de Jean envers Florentine, elle montre aussi la ruse et la dureté de Florentine envers Emmanuel. Cette toute dernière remarque dépend sans aucun doute de ce qui arrive dans les derniers chapitres, et donc dépasse la matière de la discussion d'aujourd'hui. Mais je crois qu'on peut deviner cette double faille dans le personnage d'Emmanuel dès les chapitres qu'il y avait à lire pour aujourd'hui.

### **Discussion.**

#### **À faire.**

Jeudi, nous terminons la lecture et la discussion des chapitres de *Bonheur d'occasion*. Je vous demande donc de préparer ces pages. Mais je vous demande aussi de me dire si vous voulez que nous examinions le texte dans son ensemble, mais d'un point de vue plus général, par exemple en présentant des personnages comme Azarius, Rose-Anna, Florentine, voire Alphonse Poirier, Pitou et Sam Latour et la ligne Imaginot, en tenant compte de tout le roman. En un sens, j'ai déjà ouvert le chemin durant mes remarques initiales, en particulier en ce qui a trait à Jean (je connais quelqu'un qui aimerait le défendre) et Emmanuel. Je pense à d'autres thèmes : Saint-Henri en lui-même, Saint-Henri versus Westmount, Saint-Henri versus la campagne, la guerre et la pauvreté, le réel versus le rêve.

Mais il faut d'abord savoir si on veut allonger les rencontres sur Gabrielle Roy. Quels sujets généraux voudrait-on traiter pour compléter la lecture pour ainsi linéaire ? Et puis surtout qui s'engage sur quel sujet ? Moi, j'ai fait mon boulot, mais je suis prêt à vous donner plus de place.

## **Soixante-douzième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

Lundi, nous avons discuté du contenu des chapitres 22 à 27 ou peut-être 28. Car il y a eu un flottement : la tentation de parler du roman jusqu'à sa fin est devenue forte. Aujourd'hui, ce sera bel et bien la fin. Au moyen de ma remarque initiale (le début qui porte sur la fin donc), je focaliserai votre attention sur le personnage de Florentine et de sa décision existentielle fondamentale, mademoiselle Lacasse qui pour ainsi dire flotte entre Jean Lévesque et Emmanuel Létourneau et devient madame Létourneau. Puis, je laisserai la parole d'abord à Roger s'il veut profiter de l'occasion.

### **Remarque initiale : le choix de Florentine.**

Ma remarque portera sur l'héroïne du roman et donc sur les deux hommes qui pour ainsi dire divisent son cœur. Mais pour faire cela, il faut parler de l'énergie de Florentine, de son intelligence et sa façon de penser et de vivre son sort, ou ce qu'on pourrait appeler sa féminité.

En un sens, comme l'a signalé Lynn, entre autres, Florentine est bel et bien la fille de Rose-Anna (elle calcule, elle lutte, elle refuse de céder) et elle lui est fidèle, comme Emmanuel est fidèle à Saint-Henri alors que Jean cherche à se libérer de toute attache. En tout cas. Mais elle ressemble à sa mère aussi parce qu'elle a besoin d'un homme pour prendre soin d'elle ; mais au contraire de sa mère, elle refuse de rêver avec un

homme, et cherche plutôt à les utiliser. Au lieu de suivre Azarius et rêver avec lui, elle instrumentalise Emmanuel et refuse de rêver son rêve, quitte à rêver un autre rêve, un rêve féminin, s'il l'on veut.

Il y a donc au moins un moment essentiel dans les chapitres à lire, soit le moment où elle s'organise, il n'y a pas d'autre mot, pour qu'Emmanuel la demande en mariage. Le chapitre 28 est consacré à l'essentiel de sa tactique et de la stratégie de fond qui lui donne un sens. Je trouve que ce chapitre, par opposition aux chapitres qui précèdent immédiatement et qui décrivent la crise généreuse d'Emmanuel, est tout à fait réussi. En somme, il me semble que quand Gabrielle Roy décrit une femme calculatrice, désillusionnée et décidée, mais hésitante, elle réussit bien mieux que quand elle tente d'expliquer comment un jeune homme en arrive à se faire généreux, malgré ce qu'il devine d'un monde décevant, violent et mensonger.

Puis vient le dernier chapitre, celui où Florentine dit au revoir, ou est-ce adieu, à Emmanuel. Je note le détail qu'elle a tourné le dos au train et s'avance vers la sortie avant qu'Emmanuel ne l'ait perdue de vue. Mais, comme dans un bon film de l'époque, une fois hors de la station de train, Florentine voit Jean, l'homme qu'elle aime encore, et donc l'homme qu'elle déteste. Et dans une scène plutôt forte à mon goût, les particules élémentaires passent l'une à côté de l'autre pour ce qui semble être la dernière fois.

Puis, Gabrielle Roy décrit les rêves de la jeune femme. Ce sont des rêves réalistes, et il est certain, me semble-t-il, que la petite maison de Verdun qu'elle imagine et qu'elle a déjà spottée, comme on dit, sera bientôt habitée par ce qui reste de la tribu Lacasse. On peut, et même

on doit, conclure que le roman finit bien, et que Florentine aura, en gros, ce qu'elle rêve d'avoir.

Mais comme c'est un roman de Gabrielle Roy, je tiens à signaler que la toute fin du roman est encore et toujours sombre.

Lire la dernière phrase.

Les deux derniers paragraphes sont terribles, et je suis bien triste pour ce bon Emmanuel qui voit son monde fuir (et non pas lui, le quitter). Mais je suis intrigué par le dernier mot du roman *Bonheur d'occasion*. Quel est l'orage dont on parle ? Certes, c'est bêtement un orage physique, ou météorologique. Mais, comme dans les romans de Balzac, de Flaubert et de Maupassant, le mot météorologique résonne sur le plan symbolique. Et donc quel est l'orage métaphorique qui est le dernier mot du roman. Il y a certes l'orage de la guerre vers laquelle le jeune homme avance. En revanche, si je suppose qu'il survit à la boucherie européenne, je crois qu'un autre orage l'attend au retour, celui de son mariage à Florentine. Mais le fond du fond est le suivant, me semble-t-il : Gabrielle Roy m'avertit une dernière fois, que la vie quand on la connaît et quand on la comprend, est orageuse. Et tout bonheur n'est qu'un bonheur d'occasion, c'est-à-dire un piège, un moment passager qui trompe le cœur le plus aguerris.

J'ajoute que j'ai une question par rapport à cette évaluation de l'existence humaine. Quel est le rôle du rêve serein dans la vie orageuse ? Et quel est le rôle du rêve littéraire dans la gestion du réel ? Au fond, c'est la question que je me pose depuis bientôt soixante-treize semaines.

## **Discussion.**

### **À faire.**

Le groupe semble peu intéressé par des rencontres supplémentaires sur *Bonheur d'occasion*. En conséquence, pour la prochaine rencontre, il s'agit d'entreprendre un second roman de Gabrielle Roy. Lors de la prochaine rencontre, j'expliquerai pourquoi je saute un roman, soit *La Petite Poule d'eau*, et je me pencherai sur le titre du nouveau roman, soit *Alexandre Chenevert*.

Pour les fins de la discussion lors des rencontres, je divise le roman en quatre parties d'égale longueur, quoique le texte me semble se diviser en parties de longueur inégales, et que Gabrielle Roy l'a divisé en trois.

La première partie de ces lectures et discussions est constituée des chapitres 1 à 5, la deuxième des chapitres 6 à 10, la troisième de 11 à 17, et la dernière des chapitres 18 à 22.

### **Soixante-treizième rencontre**

#### **Ce qui a été fait.**

Je mets de côté *La Petite Poule d'eau*. Je n'aime pas cette œuvre, que Gabrielle Roy aimait beaucoup. Je trouve que le récit en lui-même et la structure du récit sont médiocres. D'ailleurs, il ne s'agit pas d'un roman, mais de trois longues nouvelles mal ficelées dont la seule unité vient du lieu nommé dans le titre. Dans le genre, j'aime mieux, et de loin, le livre *Rue Deschambault*, qui lui aussi a reçu le titre *roman*, alors qu'il est une collection de nouvelles. En tout cas, ce dernier récit, ou ces récits, me semble un chef-d'œuvre, digne de *Portrait of the artist as a young man* de James Joyce. Aussi dans mon for interne, j'appelle cette collection de nouvelles, *Portrait de l'artiste en tant que jeune femme*. De plus, je trouve que *Rue Deschambault* est une excellente introduction à ce qui pourrait être le récit suprême de Gabrielle Roy, *La Détresse et l'Enchantement*, que nous lirons et dont nous discuterons dans quelques semaines. Car *Rue Deschambault* est au fond une autobiographie ou, comme disent les Américains, une *faction*.

#### **Remarque initiale: le titre du roman *Alexandre Chenevert*.**

Je commence la remarque sur le titre en lisant la dernière phrase du roman.

Lire.



Les deux premiers mots du roman, le titre, et les deux derniers disent le nom du protagoniste, ou du héros. Il est un peu comique que dire qu'Alexandre Chenevert soit un héros. Je me permets de suggérer qu'on est devant un projet semblable à celui de Maupassant dans *Une vie* et à celui de Flaubert dans *Un cœur simple* : il s'agit de raconter l'histoire, fictive, d'une personne qui n'est pas un héros. Dans le cas des deux premiers, ce sont des hommes qui le font pour deux femmes, Jeanne et Félicité ; dans ce cas-ci, c'est une femme qui le fait pour un homme. Je rappelle aussi qu'en créant *Madame Bovary*, Flaubert avait comme intention d'écrire un livre sur rien. Voici d'ailleurs la citation bien connue qui décrit son projet. « Ce qui me semble beau, ce que je voudrais faire, c'est un livre sur rien, un livre sans attache extérieure, qui se tiendrait de lui-même par la force interne de son style, comme la terre sans être soutenue se tient en l'air, un livre qui n'aurait presque pas de sujet ou du moins où le sujet serait presque invisible, si cela se peut. Les œuvres les plus belles sont celles où il y a le moins de matière. » J'ajoute que quand nous avons abordé *Un cœur simple*, Roger a dit qu'à son avis, dans cette nouvelle, Flaubert a réussi à faire ce qu'il cherchait à faire dans son grand roman. Je suggère qu'il y a beaucoup de cela dans le roman *Alexandre Chenevert*. En faisant ce rapprochement, je ne cherche pas à épater, mais à faire saisir ce qu'il peut y avoir de surprenant et en même temps de fort dans la tentative de Gabrielle Roy.

En tout cas, la dernière phrase du roman suggère au moins ceci : les prénom et patronyme du héros sont importants. (Voir aussi la page 56 du chapitre troisième.) D'ailleurs, les noms de plusieurs autres personnages sont importants, c'est-à-dire significatifs, comme c'était le cas aussi dans *Bonheur d'occasion* (Azarius, Emmanuel et , entre autres). (En somme, encore et

toujours, Gabriel Roy fait comme Balzac, Flaubert et Maupassant, au moins ce qui a trait aux noms.) Je propose deux exemples pour soutenir ma remarque. D'abord, Godias Doucet est un homme bonasse qui est préoccupé par son plaisir, comme le veut le verbe *godere* et *gaudere*, qu'il soit italien ou latin. Ensuite, le prêtre Marchand porte un nom au moins aussi significatif que le curé Tolbiac, si agressif dans *Une vie* de Maupassant, ou l'abbé Chaperon dans *Ursule Mirouët*. Il faut donc noter à partir de ces exemples qu'un nom peut être ironique. En tout cas, c'est le cas, pour Alexandre Chenevert, et le titre indique tout de suite qu'il y a un élément comique, voire ironique, dans le ton et dans le sens du roman.

Avant d'examiner le nom d'Alexandre Chenevert, je signale qu'encore une fois le titre anglais. Ce n'est pas du tout le nom du héros qui sert de titre, mais sa fonction : *The Cashier*. Certes, c'est la fonction d'Alexandre : il est caissier dans une banque. Mais dans le titre, on perçoit tout de suite l'image de base : être pris dans une cage. Et en un sens, Alexandre est une bête en cage, qui voudrait être libre, qui n'a pas la force nécessaire et qui s'échappera de sa cage par la maladie et ensuite la mort.

J'ajoute ensuite que si comme le disent tant d'experts Gabrielle Roy a écrit *Bonheur d'occasion* pour créer un hymne à sa mère (noter son nom dans la dédicace), on s'attendrait à ce qu'un autre roman soit dédié à son père. Ce n'est pas du tout le cas sur le plan factuel (il n'y a pas de livre dédié à Léon Roy), mais je suggère que si *Bonheur d'occasion* est un hymne à sa mère, *Alexandre Chenevert* est un hymne à son père. Cela ne veut pas dire qu'Alexandre Chenevert est Léon Roy, pas plus que Rose-Anna Lacasse est Émélie Roy, née Landry.

Et maintenant, j'aborde, enfin, le titre. Les noms et prénoms du héros sont ridicules. En principe, un prénom comme Alexandre est plus que respectable : c'est plutôt grand d'abord physiquement, mais encore sur le plan imaginaire, en raison Alexandre, qui a fondé près de 20 villes, qui ont porté son nom comme Alexandrie en Égypte et Kandahar en Afghanistan.

Or, Alexandre Chenevert n'est pas grand ; il est petit et rachitique, comme l'indique Gabriel Roy plusieurs fois par les commentaires de ses personnages ou par le regard de son héros sur lui-même. Il n'est donc pas comme un chêne, qui est un arbre majestueux et impressionnant ; le chêne est un arbre sacré dans plusieurs cultures, dont la grecque, la romaine et la gauloise ; il est associé à la force, à la justice et la stabilité. De Gaulle est le chêne. Et Alexandre Chenevert n'a rien de De Gaulle. De plus, il n'est pas jeune, vigoureux et donc vert, mais vieux, desséché et malade. En somme, il n'est pas un chêne, mais un chicot. Pour ceux qui ne savent pas ce qu'est un chicot, on trouve ceci dans le dictionnaire : « souche d'un arbre coupé, reste d'une branche coupée loin de sa base ».

J'annonce qu'Alexandre Chenevert ne sera plus lui-même, mais sera à la hauteur de son patronyme lorsqu'il vivra quelques jours au bord du lac Vert. Pour ce qui est de son côté Alexandre, il ne l'aura pas... Mais on peut même dire qu'au lac Vert il est même en contact avec Dieu.

Après le roman foisonnant, *l'Éducation sentimentale*, vient le roman réduit, *Un cœur simple*. Après *Bonheur d'occasion*, vient *Alexandre Chenevert*. Qui est le drôle de héros de ce récit ? C'est la question qu'il faut se poser à chaque page. Je suggère qu'il pourrait être la représentation de l'humain moderne et que nous

pourrions nous reconnaître en lui, ou du moins si un tel exercice est trop désagréable, nous pourrions reconnaître en lui nos concitoyens. Il est hanté par les médias et angoissé par les informations qu'il en reçoit, malgré lui et parce qu'il est obsessionnel et insignifiant ; il est préoccupé par la maladie et le prix du système médical, et en un sens, c'est même ce qui le tuera ; il est enfermé dans un monde qu'il juge cruel et dur et n'est heureux que quand il décroche ; il est manipulé par la publicité et la propagande de la ville, mais il est fait pour vivre à la campagne loin de tout ce qui le tue.

**Discussion.**

**À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il s'agit de lire les chapitres 5 à 10 de façon à en arriver au milieu physique du roman. Il ne suffit pas de lire, mais aussi de réfléchir et d'écouter et peut-être de parler.

## **Soixante-quatorzième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

Nous avons examiné la première de quatre parties d'Alexandre Chenevert : notre première partie est dans les faits, la première moitié de la première partie.

J'ai proposé une remarque sur les noms et prénoms du roman, parce qu'il est assez clair que Gabrielle Roy en choisit plusieurs pour tourner une sorte de spot lexical sur ses personnages.

### **Remarque initiale : la structure.**

Notre première partie est, dans les faits, la première moitié de la première partie. Aujourd'hui, nous terminons la première partie du roman de Gabrielle Roy. La semaine prochaine, nous examinerons et nous discuterons des parties deuxième et troisième, toujours selon la division de Gabrielle Roy.

Il m'arrive régulièrement de signaler la structure d'un roman : ce n'est pas toujours utile ou éclairant, mais en gros, on peut dire qu'on ne peut comprendre une partie qu'en la replaçant dans le tout dont elle est un élément. Je tente donc de faire des remarques en ce sens pour *Alexandre Chenevert*. Ce que je propose me semble assez évident, voire facile, mais je tiens à ce que cela soit fait.

La première partie est constituée de dix chapitres. Mais il semble assez clair qu'il y a une double thématique, dont la seconde partie commence justement au chapitre

6. Après avoir présenté Alexandre du point de vue pour ainsi dire social, ses préoccupations avec le monde, avec son métier et avec le monde moderne qu'il juge sévèrement (comme tout le reste d'ailleurs), à partir du chapitre 6 et jusqu'au chapitre 10, Gabrielle Roy présente les choses intimes de la vie d'Alexandre, et donc son épouse, sa fille, son petit-fils, puis en même temps, mais dans une sorte de jeu de va-et-vient, l'intimité absolue, soit la maladie, et donc son corps.

D'ailleurs, à la fin du chapitre 10, on voit Alexandre qui s'applique le médicament que son médecin lui a suggéré : des vacances. Il faut croire que la deuxième partie du roman portera sur cette expérience hors de sa prison, son expérience de liberté. Puis viendra la troisième partie qui risque de redevenir sombre.

Le chapitre le plus long est le chapitre central des cinq, soit la consultation auprès du médecin, suggéré par monsieur Fontaine, le docteur Hudon. Je trouve que ce chapitre est le meilleur de la série : on a droit à la conversation entre les deux, mais aux commentaires silencieux de l'un et de l'autre sur la conversation.

Je tiens à dire que le docteur Hudon semble être un Alexandre Chenevert qui s'en tire un peu mieux. Il est presque un dépressif; il est certainement fatigué et triste. Je suis persuadé que Gabrielle Roy a tiré profit des confidences de son époux, le docteur Carbotte pour écrire ces pages; il me semble en tout cas que c'est d'un grand réalisme (exactitude, précision, terminologie).

### **Discussion.**

**À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il faut avoir lu les chapitres de la deuxième partie du roman et donc de sa partie centrale. Ces chapitres décrivent la problématique semaine de bonheur d'Alexandre Chenevert au lac Vert chez les Le Gardeur, Étienne et Edmondine et leurs nombreux enfants.

## **Soixante-quinzième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

Le pire est fait : est lue la première partie du roman selon la division fondamentale de Gabrielle Roy, qui est consacrée pourrait-on dire à la situation malheureuse d'Alexandre Chenevert, sa situation sociale et familiale et psychologique. La discussion a été faite et les interventions ont été nombreuses et bien senties et souvent très éclairantes.

Aujourd'hui, il faut parler du séjour au Lac Vert et du retour d'Alexandre dans ce qu'on peut appeler son milieu naturel. Tel que décrit par Gabrielle Roy, ce milieu naturel semble bien peu naturel. Il semble même être sinon le cause du moins le cadre du malheur du héros. Mais cela (naturel, non naturel; passé, modernité; simplicité, sophistication) sera sans doute l'objet de bien des commentaires.

### **Remarque initiale : le bonheur problématique.**

Dans cette section, il est souvent question de bonheur. Le mot revient souvent, mais il y a aussi d'autres mots qui le disent : j'ai noté « satisfait », « subsistance », « content ». Je rappelle pourtant, entre autres moments étonnants, qu'au moment où Alexandre est persuadé d'avoir découvert le bonheur et qu'il décide d'écrire à ses concitoyens pour témoigner, Gabrielle Roy écrit : « Malheureux Alexandre (15, page 181) ! »



Mais je reviens sur ce bonheur pour essayer de le cerner, sans pouvoir le définir. Il me semble que le bonheur qu'il découvre, et que Gabrielle Roy propose en gros en le représentant, dépend d'un contact avec la nature, d'un certain oubli des autres (la pitié semble être lourde, alors que la gratitude ne l'est pas) et d'une acceptation que la vie est faite de petits plaisirs.

Pour ce qui est des petits plaisirs, je prends un fait qui me semble presque comique. Cela a lieu durant la soirée si paisible avec la famille Le Gardeur lorsqu'il est question de musique.

Lire les pages 177 et 178.

Quand on y regarde de près, Alexandre Chenevert trouve plusieurs moments de bonheur qui ne sont pas tous semblables et égaux. Il y a un moment qui m'intrigue, soit le chapitre 16... Quand je lis ce chapitre avec attention, le bonheur ne se trouve pas au Lac Vert, mais dans une sorte de souvenir embelli de son monde naturel qui est pourtant non naturel et destructeur. Le bonheur d'Alexandre est un moment d'enchantement où il se souvient avec affection de sa détresse.

Mais comme je l'ai signalé déjà, Gabrielle Roy indique qu'il y a des ombres au tableau. Car il y a pourtant, dès le début et au milieu et à la fin de ce récit, une sorte de critique de ce moment de bonheur. Gabrielle Roy suggère qu'Alexandre s'illusionne, que son malheur le guette encore même au meilleur de son expérience et que le retour dans son milieu naturel, qui était inévitable, le laisse pour ainsi dire plus malheureux qu'avant.

Le moment le plus fort à mon sens se trouve à la fin et e semble servir de conclusion du moins pour Alexandre Chenevert.

Lire la page 200.

En dernier mot. J'aurais aussi beaucoup à dire sur le chapitre 15. Il me semble que Gabrielle Roy se livre beaucoup au sujet de l'exercice de l'écriture qui a été le sien et aussi sur l'objectif qu'elle a eu en écrivant. Ce thème reviendra dans les deux œuvres à venir. Pour celui qui serait intéressé par lui, je signale l'existence d'un autre roman de Gabrielle Roy, *La Montagne Secrète*, un roman peu connu, peu discuté, le seul qui soit proprement européen : il s'agit de la vie d'un peintre qui cherche à créer et à comprendre comment, pourquoi et pour qui il crée.

### **Discussion.**

#### **À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il faut avoir lu la troisième et dernière partie. Je crois qu'il y a des moments admirables dans ce récit : on décrit la solution finale du problème qu'est Alexandre Chenevert, soit sa mort. Au risque de m'attirer la colère et les sarcasmes de certains, j'ose dire que je ne connais qu'un autre récit aussi fort et simple que celui-ci, c'est le plus fort de tous les récits sur la mort, soit *La Mort d'Yvan Ilitch* de Tolstoï. Comme toujours, ma remarque ne cherche pas à établir une hiérarchie définitive, quoiqu'elle en suppose une, mais à suggérer d'autres lectures et à mieux encadrer le thème le plus évident du texte.

### **Soixante-seizième rencontre**

#### **Ce qui a été fait.**

Lundi, nous avons examiné ensemble la deuxième partie du roman *Alexandre Chenevert*. En gros, nous avons eu droit à la description de l'échappée du héros, lors de ses vacances au Lac Vert, et les conséquences de cette échappée. Je ne reviens pas sur ce qui a été dit alors, si ce n'est pour signaler que le dernier chapitre de cette partie est déjà une introduction à la troisième partie, dont nous discutons aujourd'hui : quiconque fait attention au texte de Gabrielle Roy se rend compte que l'échappée au Lac Vert est une sorte de bonheur d'occasion ; il faut comprendre par là que pour Gabrielle Roy, les moments de bonheur (et il y en a dans tous ses textes) sont très problématiques, au moins parce qu'ils sont aussi des moments d'illusion et des annonces d'un malheur plus grand que celui auquel on échappe.

Ce serait là peut-être une façon de reconnaître que Gabrielle Roy est une auteure de mélo. Je veux bien le faire, à la condition de me permettre d'ajouter qu'Euripide (plus de la moitié de son théâtre, comme l'a dit Aristote le tout premier), Shakespeare (dans ses pièces dites problèmes) et Balzac (il suffit de penser à *Le Père Goriot*, *Ursule Mirouët* et *Le Lys dans la vallée*, pour ne rien dire de *Peau de chagrin*, *Jésus-Christ en Flandre* et *La Messe de l'athée*) ont été reconnus comme des auteurs de mélo. (Je ne dis pas un mot au sujet de 50% des opéras de la grande Tradition. Ce serait trop facile.)

**Remarque initiale : l'humour et le sérieux.**

Il est clair que la dernière partie du roman Alexandre Chenevert est une description de son long calvaire, qui va lentement de la souffrance à la mort. Je serais même prêt à défendre une lecture évangélique du texte, en ce sens que Gabrielle Roy propose régulièrement un rapprochement entre la figure du Christ et celle de son héros.

Lire les pages 247, 253, 270 et 278. Il y a bien d'autres passages pour qui veut bien faire attention. N'y a-t-il pas aussi une allusion aux trois chutes du Christ ?

Je suis sûr qu'on parlera de l'atmosphère sombre de ces pages, ce qui est normal étant donné la représentation qui y est offerte. Mais je tiens à signaler au moins deux autres choses. D'abord, il y a beaucoup d'humour dans le texte, et depuis le tout début, mais encore à la fin. En tout cas, dans le seul chapitre XVIII, j'ai identifié une quinzaine de passages comiques. Je ne prétends pas que c'est du Yvon Deschamps, et encore moins du comique gras. Mais il faut voir que l'auteure peut se moquer de ses personnages et en particulier de son personnage éponyme, soit directement, soit par l'ironie des circonstances qu'elle crée et décrit.

Je vous ai envoyé par courriel un premier exemple de cet humour pour vous avertir de cette dimension du texte, et pour préparer la présentation de quelques autres exemples. Il y a la première phrase si drôle. Et la page 218 et 219.

Je tiens à signaler cette dimension de l'œuvre de Gabrielle Roy, parce qu'elle existe et qu'il faut en tenir compte pour la comprendre (pour ma part, je parlerais d'humour noir ou de rire jaune, ce que les Anglais appellent *gallows humour*, soit de l'humour macabre, ou

de l'humour d'échafaud), mais aussi parce que les chapitres de la fin sont bien sérieux.

Il y a là un long et pénible dialogue entre Alexandre Chenevert et l'abbé Marchand, ou Béchamp, ou Grandchamp ou Beauchamp. On a signalé, je crois que c'était Pierre, que la question de Dieu est touchée dans la partie deuxième du roman. Mais cela est lié à la nature et au bonheur, et on pourrait appeler cela la question du Dieu créateur. Je dis *mais*, parce que dans la troisième partie, la question de Dieu revient sous une nouvelle lumière: la nature est remplacée par les autres humains, et le bonheur est remplacé par la douleur, et Dieu doit trouver sa place dans ce nouveau duo. En somme, ne serait-ce que parce qu'Alexandre affronte la maladie et donc la mort, il est question de Dieu, mais du Dieu justicier, et donc de la religion pour autant qu'elle peut répondre au problème de la mort et de la vie après la mort.

Il y aurait tout un exercice de réflexion à faire pour comparer les trois grandes religions qui s'affrontent en Occident, ou les trois grands livres qui sont à la base de ces trois religions, pour parler des trois façons de penser Dieu, comme Créateur, comme Sauveur et comme Juge. Mais ce serait un autre thème, hors des pages de Gabrielle Roy. Et tout le monde sait qu'un Québécois typique a déjà réglé la question de la religion. Pour de bon...

Je suggère qu'on a même droit à deux conversions dans cette troisième partie. Il y a d'abord la conversion du prêtre. L'abbé Marchand se convertit à une nouvelle figure du christianisme, non pas par une illumination, ni par une grâce spéciale, ou par un miracle, mais par son expérience de la mort d'Alexandre.

Lire pages 276 et 277.

Cela me fait penser à des prêtres comme le curé Chaperon dans *Ursule Mirouët*. Il abandonne la position dogmatique officielle pour une position plus humaine que lui prête le romancier.

Mais je tiens à signaler que le récit contient aussi la conversion d'Alexandre Chenevert.

Lire la page 241.

Voilà pour ma remarque initiale, mais je suppose, je l'espère même, que nous parlerons beaucoup de la mort d'Alexandre et de la conversion d'Alexandre, qui est différente de celle de son confesseur et en même temps plutôt semblable, alors qu'elle arrive avant celle du prêtre. En somme, Chenevert ressemble-t-il à Marchand ou Marchand à Chenevert ?

### **Discussion.**

#### **À faire.**

Pour la semaine prochaine, il s'agira de lire les premières nouvelles de *Rue Deschambault*. Ce n'est pas un roman, c'est une collection de nouvelles. Mais c'est une collection qui est unie, me semble-t-il maintenant et enfin, par un thème crucial de l'œuvre de Gabrielle Roy. Ce thème est au cœur de son autobiographie, *La Détresse et l'Enchantement*, soit sa vocation (dans un sens bien peu religieux) d'écrivaine.

*Rue Deschambault* est même une œuvre intéressante parce que Gabrielle Roy y pratique une esthétique qui est devenue très populaire après elle : l'autofiction, le

roman autobiographique, ou la *faction*, comme disent les Américains. Elle n'en est pas l'*inventeur* sans aucun doute. Il faudrait plutôt pointer du doigt Proust chez les francophones et Joyce chez les anglophones; par ailleurs, parmi les auteurs contemporains, voire actuels, qui ont eu du succès avec le genre, bien plus grand que Gabrielle Roy, on peut signaler la série de romans de Knausgaard, *Min Kamp*, (*Ma Lutte*). Mais Gabrielle Royoy en est sans aucun doute la première praticienne québécoise de ce genre. Et ce qui est surtout un intéressant, son autofiction propose comme thème unificateur la découverte du projet d'écrire pour conserver le passé et pour sauver son âme.

## **Soixante-dix-septième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

Nous avons lu deux romans de Gabrielle Roy; nous avons laissé de côté la collection de nouvelles qui porte le titre *La Petite Poule d'eau* et le sous-titre roman.

Nous abordons cette fois un quatrième roman de Gabrielle Roy, qui lui a mérité un second prix du Gouverneur Général du Canada. Je répète que la carrière littéraire de Gabrielle Roy a été appuyée à tout moment par les grandes institutions politiques et littéraires de l'Occident. On devine que ce texte a dû plaire aux élites politiques du pays en raison de ses thèmes.

### **Remarque initiale : le titre.**

Je ne crois pas que le roman (c'est ce que Gabrielle Roy prétend) qui porte le titre *Rue Deschambault* soit un roman. Ce qui est sûr la série de chapitres ne porte pas sur la Rue Deschambault : presque la moitié des récits ne se passent pas à Saint-Boniface et encore moins sur la Rue Deschambault. Malgré les efforts de Pierre pour me prouver le contraire, le titre ne me semble rien signifier. Il est encore moins pertinent celui de *La Petite Poule d'eau*.

Il n'en reste pas moins que la collection de ces textes a une unité, et justement une unité qui repose sur le personnage de Christine plutôt que le lieu où vivait sa famille. Je signale des titres de chapitre comme « Petite Misère », « Mon petit chapeau rose », « Ma coqueluche », « Ma tante Thérésina », « Wilhelm », « Gagner ma vie » : ces



titres indiquent que les récits ont comme centre Christine et que Christine évolue. Ceci est pour employer le terme consacré un *Bildungsroman*, comme l'ont dit plusieurs experts. Un autre, après la *Commedia* de Dante, après *Les Souffrances du jeune Werther* de Goethe et *L'Éducation sentimentale* de Flaubert. Cette fois, comme je l'ai déjà dit, il s'agit plutôt d'une autre version de *Portrait of the Artist as a Young Man*, soit *Portrait de l'artiste en jeune homme*. Il me semble qu'on pourrait entendre le titre comme ceci : Christine qui naît et vit et s'échappe de la maison sur la rue Deschambault.

Pour le moment, je me limite à signaler que mon récit préféré est Mon chapeau rose, et je l'expliquerai en temps et lieu. Mais celui qui m'intrigue le plus est le premier, parce qu'il est en porte à faux avec les 17 autres récits pour plusieurs raisons, dont sa position antichronologique ou antéchronologique dans un récit chronologique, en raison de son ton comique dans une série de récits plutôt tristes.

### **Discussion.**

Pour discuter de cette série de récits, je tenterai de distribuer la parole et le temps d'intervention à peu près également entre les différents chapitres et de le faire dans l'ordre. De cette façon, j'espère qu'à la longue, on réussira à lire tout le roman et de façon un équitable. Mais je suis presque sûr, avant même de commencer, que cette tentative sera un échec.

### **À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il s'agit de trois récits un peu plus longs et donc moins nombreux, soit « Ma coqueluche », « Le *Titanic* » et « Les déserteuses ».

## **Soixante-dix-huitième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

Nous avons lu les cinq premiers récits, aujourd'hui, il n'y en a que trois. Cela devrait rendre la conversation un peu plus facile à gérer. Mais pour préparer la suite, je demande d'abord quel récit chacun a préféré.

### **Remarque initiale : le récit de Majorique.**

C'est mon récit préféré. C'est une illustration du pouvoir du récit. Mais c'est aussi une façon de présenter la réaction, ou les réactions diverses, à un récit. Surtout peut-être, ça permet à Gabrielle Roy de montrer son personnage Christine qui réagit pour ainsi dire deux fois, en tant que l'enfant qui a vécu le récit et en tant que l'adulte qui se remémore l'événement du récit. Car en un sens, l'événement dont on parle n'est pas la tragédie du Titanic, mais bien l'effet du récit.

Car on y voit au moins trois réactions différentes au récit du conteur, en plus de celle de Christine. Le plus intéressant peut-être est celui du vieux grincheux qui réinterprète tout à partir d'une religion sombre et revancharde. Je tiens à répéter qu'il y a chez Gabrielle Roy une subtile, mais constante critique de la religion, et de la religion chrétienne. Gabrielle Roy proteste qu'elle est encore et toujours croyante, mais il me semble qu'elle a pour ainsi dire reconstruit sa foi selon des règles qui sont bien indépendantes de la supposition de la grâce divine et de la révélation apostolique. Encore une fois, je

sens qu'il y a chez elle une grande proximité avec Rousseau, cet autre chrétien atypique.

**Discussion.**

**À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il faut avoir lu les trois récits qui suivent.

### **Soixante-dix-neuvième rencontre**

#### **Ce qui a été fait.**

Les notes pour cette rencontre ont disparu. Mystère et boule de gomme.

#### **Remarque initiale :**

#### **Discussion.**

#### **À faire.**

## **Quatre-vingtième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

### **Remarque initiale :**

### **Discussion.**

La discussion s'est faite à partir des quatre récits les plus populaires, ce qui veut dire que *L'Italienne* et *Wilhelm* n'ont pas été abordés.

### **À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il faut avoir lu les cinq premiers chapitres de l'autobiographie de Gabrielle Roy, *La Détresse et l'Enchantement*. Il est clair que le roman, ou la collection de nouvelles qui vient d'être examinée sert d'introduction à ce nouvel écrit : la frontière entre la fiction et le factuel est bien poreuse chez Gabriel Roy, et on peut dire que son personnage de Christine, enfant qui découvre sa vocation d'écrivaine, est pour ainsi dire un sosie de l'auteur de *Rue Deschambault* et une première incarnation du personnage qu'est Gabrielle Roy écrivant son autobiographie.

### **Quatre-vingt-unième rencontre**

#### **Ce qui a été fait.**

Nous avons terminé la collection de nouvelles, baptisée roman, qui porte le titre *Rue Deschambault*. Nous abordons l'autobiographie de Gabrielle Roy. Or dans le texte, elle signale constamment comment telle scène ou tel événement ou telle personne a inspiré ses récits.

Pour ceux qui voudraient explorer ce thème, comment le récit autobiographique de Gabrielle Roy vise à expliquer le projet de vie de l'artiste, je signale certaines pages du texte de Gabrielle Roy, où elle souligne un lien entre un roman et un événement de sa vie, ce que j'appelle de la biblio-biographie. Il y a au moins 30 passages où sont proposés des liens semblables.

Dans l'édition Boréal Compact, il s'agit des pages 50, 51, 56, 116, 118, 121, 122, 124, 125, 127, 151, 153, 197, 202, 208, 210, 224, 226, 232, 235, 236, 237, 239, 243, 248, 285, 301, 409, 497, 527 et 537. Et je suis sûr qu'il y en a beaucoup d'autres passages qui m'ont échappé.

Cette liste fait ressortir le fait intertextuel que les liens sont de moins en moins nombreux à mesure que le récit progresse. J'y vois deux raisons : l'œuvre de Gabrielle Roy est plus liée à son passé manitobain (donc à sa vie jusqu'à 28 ans) qu'à son expérience subséquente au Québec et en Europe ; la deuxième moitié du récit autobiographique porte beaucoup et comme en direct sur la découverte du projet de vie de l'auteur.

**Remarque initiale : le titre, *La Détresse et l'Enchantement*, et le sens du *et*.**

J'ai déjà signalé lors de nos discussions précédentes comment les thèmes de la détresse et de l'enchantement font partie de toute l'œuvre fictionnelle de Gabrielle Roy. En un sens, le titre de son autobiographie est une sorte de projecteur thématique pour tout ce qu'elle a écrit avant. En tout cas, durant mes lectures en vue de ces rencontres, j'ai pris la peine de noter à mesure les apparitions des deux mots du titre dans le texte même de son autobiographie. Cela a été un travail fastidieux, et surtout imparfait. Voici, en tout cas, la première apparition des deux mots. Pour *enchantement*, ça se trouve à la page 17, et pour *détresse*, à la page 25.

Ce fut un travail fastidieux et imparfait tel que je l'ai fait. Mais même avec un traitement de texte, on raterait quelque chose, parce que Gabrielle Roy emploie d'autres mots pour aborder son double thème. Ainsi, pour dire la détresse, elle emploie aussi les mots *angoisse*, *désolation*, ou *regret*; pour dire l'enchantement, il y a aussi les mots *ravissement*, *rêve* et *contemplation*, sans parler de quelques autres. Voilà pour les substantifs du titre.

Mais je tiens à ajouter que le mot le plus important du titre est peut-être la conjonction *et*. Car on ne comprend la détresse que si on tient compte de l'enchantement, qui compense l'autre; il en va de même pour l'enchantement, qui est incompréhensible s'il n'est pas lié à la détresse qui le lesté de sérieux. Je rappelle que pour moi, on trouve ainsi chez Gabrielle Roy un duo qui appartient aux grands romanciers romantiques français, et d'abord à leur maître, me semble-t-il, Rousseau, soit l'idéal et le réel.

Mais le titre de l'autobiographie ne dit pas quelque chose qui est essentiel au récit et quelque chose qui lui donne son unité latente. Car à mon avis, *vengeance* est le mot qu'il faut noter chaque fois qu'il apparaît, ou le thème qui dynamise le récit. Pour étayer un peu ma suggestion, je tiens à lire les trois passages des premiers chapitres où le mot apparaît. Lire 15, 32 et 67. Encore une fois, il faut saisir que même quand le mot précis n'apparaît pas, l'idée ou le thème est présent. À chacun la tâche de vérifier ma suggestion.

Je finis cette remarque initiale avec la lecture de la première phrase du texte. Lire page 11. Selon ce qu'elle dit, Gabrielle Roy fait partie d'une espèce, et donc d'un groupe. Mais elle ne dit pas de quel groupe il s'agit. Je crois qu'il y a plusieurs candidats possibles, et même plusieurs candidats superposés : les francophones du Manitoba, et même les francophones du Canada, les pauvres et les femmes. Or je suis persuadé que cette espèce n'est pas le groupe des catholiques : Gabrielle Roy décrit en secret peut-être son apostasie religieuse.

Le mot français vient du mot grec *apisthêmi*, dont l'étymologie donnerait *se tenir à côté de* ou *se tenir loin de*, et qu'on traduit souvent, et tout à fait correctement, par *se rebeller*. Gabrielle Roy est une rebelle, voire une révoltée. Mais cela implique tôt ou tard qu'elle se sépare de ceux qu'elle cherche à venger. Cette appartenance doublée d'une distanciation, cette fidélité doublée d'une trahison, est au cœur de son œuvre et au cœur de son expérience ou de son intuition fondamentale, pour parler comme Maupassant. Or cette appartenance/distanciation a un autre nom : artiste. Car *La Détresse* et *l'Enchantement* a un thème semblable à celui de *Rue Deschambault*, soit la découverte et l'acceptation de la tâche de l'artiste, ou la découverte et la réalisation, de la vocation. C'est un mot



religieux, je le sais. Je suis persuadé que pour Gabrielle Roy, une partie de la tâche de l'artiste est de produire un enchantement humain qui console de la détresse d'être humain, et peut-être du fait d'être abandonné de Dieu. Sur ce plan, sa relation avec sa sœur Bernadette, une religieuse, compte pour beaucoup.

**Discussion.**

**À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il faut avoir lu les chapitres 6 à 13.

## **Quatre-vingt-deuxième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

Nous avons discuté des 5 premiers chapitres de la première partie de *La Détresse et l'Enchantement*.

À mon avis, la question la plus intéressante qui a été soulevée est celle du ton du récit, un ton jugé sombre ou passéiste ou passif par certains.

On pourrait objecter qu'il y a là un jugement de valeur. Pour ma part, je ne vois pas comment on peut éviter un jugement de valeur quand on lit un auteur, parce que tout récit un peu durable propose au lecteur une intuition fondamentale sur le monde, la vie et les comportements humains. L'enjeu, à mon sens toujours, n'est pas d'éviter un jugement de valeur, mais de recevoir ce jugement et le juger à son tour aussi consciemment, honnêtement et solidement que possible. Ce qui veut dire qu'il faut le faire d'une certaine façon, soit d'abord avec une certaine ouverture d'esprit pour ensuite l'évaluer à partir de son expérience à soi en trouvant les mots pour le dire. Il va de soi que cette présentation qui suppose une sorte de ligne temporelle est problématique; cet exercice ne se fait pas, ne peut pas se faire, ne doit pas se faire selon un ordre strict qui évite tout va-et-vient.

### **Remarque initiale : l'objectivité du récit.**

Je crois que la plupart des lecteurs en arrivent à conclure que *La Détresse et l'Enchantement* est une drôle

d'autobiographie. Le récit de Gabrielle Roy ne respecte pas, mais pas du tout les règles prévues.

Je m'explique. Gabrielle Roy saute de nombreux événements qui sont jugés importants et s'attardent sur des détails pour ainsi dire insignifiants. De plus, elle avoue que les récits sont problématiques parce qu'elle ne peut pas assurer que ce qu'elle raconte est vrai. Lire la page 106. Il y a des pages qui ne servent à rien et semblent intéresser l'auteure parce qu'ils constituent un joli récit. Signaler le chapitre VIII sur Marchand. Le lecteur lit souvent des passages qui ne peuvent pas être vrais ou qui doivent être très créatifs tant les détails sont précis et les mots échangés sont choisis. Signaler les pages 167 et 168 qui prétendent offrir une conversation avec deux vieux d'Otterburne. Ensuite, plusieurs récits proposés sont hors sujet: je pense, par exemple, à celui du bal du gouverneur, qui sert pourtant de sous-titre de l'autobiographie et de titre de la première moitié. Je note enfin le va-et-vient entre les époques, par exemple quand l'auteure présente tour à tour les morts des siens qui sont pourtant arrivées à des dates bien différentes. Car un des tropes constants de Gabrielle Roy est de raconter quelque chose en plaçant son lecteur dans le passé, puis de descendre dans le temps pour atteindre celui de l'écriture et signaler le contraste entre le passé de l'événement et le présent des mots écrits, entre l'événement et son souvenir, entre le fait historique et la possible *romancisation* du passé.

(Voir par exemple les pages 106, 247 et 253, tout le chapitre II.3, puis les pages 339, 354, 361, 397, 406 et 414.)

Face à ces surprises ou ces incongruités, on pourrait réagir en rejetant le récit : puisque Gabrielle Roy ne suit

pas les règles, le récit est fautif. Ma réaction est plutôt de chercher pourquoi l'auteure décide de faire ainsi.

Je ne suis pas sûr d'avoir raison, mais j'offre une première tentative. Gabrielle Roy écrit ainsi parce qu'elle cherche d'abord et avant tout à sauver, à faire vivre, à faire revivre en racontant, et que pour que cela ait lieu elle doit suivre son inspiration, toute bizarre et mal organisée qu'elle puisse paraître.

Il me semble qu'est importante l'image du derviche qu'elle propose durant un des moments les plus surprenants de son récit. Lire les pages 173 et 179. Un derviche est un saint homme de la civilisation persane et musulmane, une figure à demi religieuse et à demi magicienne. En principe, c'est un danseur qui produit pour lui et pour les autres une transe et donc un enchantement. Je crois que Gabrielle Roy se présente comme une derviche de la parole.

### **Discussion.**

#### **À faire.**

Il faut finir la première partie de l'autobiographie, soit les chapitres 14 à 19. Je crois qu'un de thèmes est celui des trahisons des siens, et surtout sans aucun doute de l'abandon de la mère. Pour sauver sa vie, pour venger les siens, pour pouvoir les sauver par le récit, Gabrielle Roy doit se séparer d'eux, les abandonner et les faire souffrir encore plus alors qu'elle poursuit le plaisir, mais surtout se livrer à ses illusions.

### **Quatre-vingt-troisième rencontre**

#### **Ce qui a été fait.**

Nous avons lu les deux premières parties de la première moitié de *La Détresse et l'Enchantement* ; nous en avons parlé. Il reste à lire les préparatifs du départ, ceux que décrit l'auteur pour que l'oiseau qu'est Gabrielle Roy puisse se trouver hors du nid, et tomber hors du nid, et même tomber sur un autre seuil, comme le dit le titre de la seconde moitié.

#### **Remarque initiale : le premier sous-titre.**

Je voudrais focaliser notre attention sur les dernières pages de la première partie, et donc sur ce chapitre final (un récit qui ne peut pas être vrai dans le détail), alors que Gabrielle Roy quitte en train et embrasse une dernière fois sa mère. Je signale d'abord qu'elle reverra sa mère une fois, à Montréal quand elle sera revenue d'Europe, mais qu'elle ne le raconte pas. Cette séparation est le dernier, le tout dernier, pour les fins du récit autobiographique.

Lire 257.

Je tiens à signaler au moins deux points. D'abord, je trouve que cette scène est très dramatique, et même trop dramatique. Elle me fait penser aux films américains des années 30 et 40. En tout cas, quelle qu'en soit la vérité factuelle, Gabrielle Roy encore une fois allie une scène physique bien décrite que complète un retour

psychologique, mettons un ressac, qui décrit une émotion forte.

Ensuite, il me semble que la force de la scène tient au moins en partie à l'art de conteur de Gabrielle Roy. Car si je comprends bien les chapitres du milieu de la première partie, l'auteure raconte la mort, ou la disparition pour ainsi dire pratique, de tous les membres de sa famille. Au fond, une fois rendu au chapitre 15 et surtout le chapitre 19, il ne reste que Mélina Landry Roy dans la vie de Gabrielle Roy ; le père est mort (c'est le tout premier récit du centre) ; Clémence est encore là, ainsi que Anna et Bernadette, mais Gabrielle Roy a raconté leur mort. Or à partir du chapitre 15, elle raconte comment elle se sépare de cette dernière personne, sa mère, peu à peu à petites touches, par des séjours loin de la maison familiale, par la vente de la maison, par l'incitation du médecin, par l'accusation de Clémence (« Tu nous abandonnes ! »), par l'incitation subséquente de Bernadette. Lire la page 230.

Tout cela, me semble-t-il, est un habile moyen de mettre la table pour la scène finale. Je rappelle à Jean qu'on a droit à des regards croisés, où Gabrielle Roy lit dans les yeux de sa mère. Par contre, je ne sais pas si d'autres ont senti comme moi une parenté entre cette scène et celle de la fin de *Bonheur d'occasion*. Les différences sont très nombreuses, cela va de soi. Mais ce qui me frappe, c'est le contraste entre le brouhaha enthousiaste et l'événement émotif qui est celui d'une séparation émotive entre les deux personnages. En tout cas, Gabrielle Roy avoue pour la première fois qu'il y a quelque chose de tout à fait égoïste dans son départ : elle part pour elle, dit-elle ; ainsi la vengeance, ou le souci des siens, sentiment qui l'a hanté toute sa vie, me semble être lié à un sentiment, celui d'avoir trahi. Trahir pour venger et donc pour être fidèle : la suggestion a des dehors

d'oxymore, mais je crois qu'elle aide à comprendre toute l'œuvre de Gabrielle Roy. En tout cas, c'est une des impressions fortes qu'elle me laisse.

**Discussion.**

**À faire.**

Lors de la prochaine rencontre, il faudra avoir lu les chapitres 1 à 7. Mettons les chapitres européens avant que ne se referme le piège de l'amour.

## **Quatre-vingt-quatrième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

Nous avons terminé la première section de *La Détresse et l'Enchantement*; il faudra trois rencontres pour lire les pages de la seconde section. Or il y a une légère complication pour ce qui est de la dernière rencontre qui aura lieu jeudi. C'est le jour de mon départ de PV. Il faudrait ou bien avancer la rencontre pour la faire le mercredi, ou la retarder pour la faire le vendredi. L'une ou l'autre solution me va.

### **Remarque initiale : la comparaison.**

En passant du récit portant le titre mystérieux « La bal chez le gouverneur » au récit portant le titre assez clair « Un oiseau tombé sur le seuil », on peut comparer les deux. Il y a évidemment de nombreuses ressemblances. Les deux sections de l'autobiographie de Gabrielle Roy sont de longueur égale ; l'auteure est la même ; le sujet du récit est la même personne ; le style est très semblable ; on a droit encore une fois à des sauts vers le passé ou vers l'avenir à partir d'un récit qui respecte, en gros, la suite temporelle ; encore une fois, Gabrielle Roy indique des rapprochements entre des événements marquants, des personnes importantes ou des émotions fortes de sa vie, d'une part, et des pages précises de ses œuvres, d'autre part ; enfin, il y a encore de nombreuses remarques sur la recherche de sa vocation d'écrivaine ou les préfigurations de celle-ci. Tout cela est évident, mais cela permet de signaler que *La Détresse et l'Enchantement* est une auto-biblio-biographie.



Pourtant il y a aussi des différences importantes qui sont encore une fois évidentes, mais qu'il me paraît utile de signaler. La géographie change du tout au tout : la première section est américaine, ou manitobaine, ou même franco-manitobaine, alors que la seconde section est européenne, ou se passe loin du nid de l'oiseau qui tombe sur des seuils français, anglais et québécois. De plus, la dimension temporelle est considérablement réduite : on va d'un récit qui couvre 16 ans (de 12 ans à 28 ans de la vie de l'enfant et de la jeune femme) à un récit qui couvre à peine 24 mois.

Les indications temporelles sont bien peu nombreuses et fort allusives. Pour avoir les faits de façon précise et certaine, je renvoie chacun à la biographie de François Ricard. Mais en partant du texte qui est offert par Gabrielle Roy, voici ce qu'on peut reconstituer.

Elle quitte l'Amérique pour l'Europe vers le mois de septembre en passant par Halifax. Elle se rend en Angleterre en paquebot. Après quelques semaines à Londres, elle se rend à Paris par traversier et y demeure à peu près deux mois. Vers le mois de novembre ou début décembre, elle retourne en Angleterre et s'établit à Londres. On est en 1938. Au mois de juin, elle découvre la forêt d'Epping en banlieue de Londres et s'installe là pendant plusieurs mois jusqu'à septembre à peu près. Vers le mois de décembre, elle quitte l'Angleterre pour se rendre en France. Elle y demeure quelques mois. On est en 1939. Vers le mois d'avril, elle retourne en Angleterre : elle quitte l'Angleterre (sans doute depuis Liverpool) en mai, et se retrouve à Montréal au début de l'été. C'est alors qu'elle décide de rester à Montréal et a commencé sa carrière de journaliste.

Une des différences que je crois percevoir entre les deux sections est la multiplication des scènes qui me semblent sinon fausses, du moins pour ainsi dire trop parfaites pour être vraies. J'ai déjà signalé que le dernier chapitre de la première section me semble être une sorte de synthèse dramatique de plusieurs moments distincts qui ont ponctué son départ pour l'Europe. Ce n'est pas la seule scène semblable, mais j'ai l'impression que ce trope littéraire devient encore plus important dans la seconde section.

**Discussion.**

**À faire.**

Il faut lire les chapitres qui suivent, et qui constituent la partie centrale de la seconde section, soit VI à XII.

### **Quatre-vingt-cinquième rencontre**

#### **Ce qui a été fait.**

Nous avons lu le début de la seconde partie de *La Détresse et l'Enchantement*. Il y a eu des réactions fortes à cette partie du récit, entre autres quant à l'égotisme de Gabrielle Roy. Et même, suite à cette rencontre, Guy m'a écrit pour signaler qu'en lisant les premiers chapitres d'aujourd'hui, il n'en pouvait plus et qu'il abandonnait la lecture et la discussion ; il projette de rejoindre le groupe lorsque nous en serons à Hugo. Il me semble que des problèmes semblent devraient faire leur apparition à ce moment-là : Hugo est quand même celui qui rappelle l'année de sa naissance en écrivant : « ce siècle avait deux ans ». Mais bon, ceux qui voudront quitter quand nous en arriverons à Hugo en auront autant le droit que Guy cette semaine et la semaine prochaine.

En tout cas, je rappelle qu'il y a chez Gabrielle Roy, une certaine pratique de ce que les Américains appellent *faction* (un mot valise qui combine *fact* et *fiction*) et qu'on pourrait traduire par un néologisme français comme une *faiction*. Cette pratique de l'auteure peut irriter, cela peut charmer, mais si on veut rester ouvert au récit de Gabrielle Roy, on est bien obligé d'en tenir compte, ne serait-ce que pour éviter d'être trop irrité ou d'être trop charmé.

#### **Remarque initiale : le piège de l'amour, l'excellence de la tendresse et la princesse en détresse.**

Il me semble que les pages à lire pour aujourd'hui sont une sorte de sommet du récit. En tout cas, j'y trouve des

thèmes qui me semblent importants et qui atteignent une sorte de perfection après avoir été pratiqués et exposés bien des fois dans les récits précédents, qu'ils soient fictionnels ou autobiographiques.

En tout cas, et pour commencer, je souligne tour à tour la première phrase de la section d'aujourd'hui, et la dernière.

Lire les pages 365 puis 446.

Car cette section porte sur la vie amoureuse sexuelle de Gabrielle Roy et sa rencontre avec un dénommé Stephen Davidovich. Je tiens à noter deux choses : cet homme n'est pas une fiction ; il a bel et bien existé, et il a fini ces jours au Canada, marié et tout le tralala ; de plus, Gabrielle Roy indique clairement qu'elle était vierge à 29 ans avant de rencontrer son Stephen et donc qu'il a été une sorte de charmant James Bond ukrainien. Sur ce dernier point, on dira ce qu'on veut, mais je crois qu'elle est sincère. Je le crois en signalant que les mœurs de son époque et de son groupe étaient bien différentes des nôtres. J'ajoute qu'elle indique aussi qu'elle a eu des aventures sexuelles plus ou moins importantes, entre autres avec Fernand, je crois. En somme, il y a eu sans doute du baisouillage, du touchage et du flatage avancés, mais l'acte sexuel n'avait pas encore eu lieu.

De toute façon, ce qui est important est de noter que tout de suite et durant tout son récit de cet amour qui a duré à peine 4 mois avec des périodes de séparations importantes, Gabrielle Roy présente l'amour comme plus qu'insatisfaisant ; je l'ai dit bien des fois, et je trouve que sur ce point notre auteure rejoint Maupassant qui est bien moins prude qu'elle, l'amour est proprement un piège.

Lire les pages 384 et 385.

On pourrait prétendre qu'elle porte ce jugement à cause de son partenaire précis ou à cause des circonstances de leur amour. Je crois au contraire qu'elle est d'avis que c'est pour elle une intuition fondamentale. Si je cherche à comprendre pour quoi elle conclut ainsi, je trouve ce qui suit : l'amour sexuel est un piège parce qu'il est violent, et instable, et surtout peut-être parce que le désir d'être aimé par un seul et totalement et le désir d'en aimer un seul et totalement est impossible à réaliser. Mais ce désir monte dans le cœur humain, malgré ce qu'on sait ou devine.

Soit dit en passant, les remarques qui sont consacrées à Bogdan, ou Bohdan, Hubicki sont presque certainement fausses : au moment où il « fréquente » Gabrielle, le jeune homme a déjà rencontré Margaret, Peggy, Hubicki, née Mullins, la femme qui deviendra son épouse, et ils sont déjà une relation sérieuse, nourrie par leur passion commune pour la musique. Si Stephen est bien réel, les possibilités qui semblent exister du côté de cet autre Ukrainien séduisant sont une fiction de Gabrielle Roy, ou une illusion de la jeune femme qui est présentée dans son texte.

Et tout de suite, il faut ajouter que pour Gabrielle Roy, il y a un autre sentiment qui est bien meilleur que la passion amoureuse, et c'est celui de la tendresse amicale. Ce sentiment est celui qui est décrit dans sa relation avec les deux habitants de Century Cottage dans la région d'Epping. D'ailleurs, ils s'appellent les Perfect, et Father Perfect, qui est le nom que Gabrielle Roy donne au vieillard, remplace Dieu le père, croirait-on, et Esther est la mère/sœur aimante, mais soumise qu'il faut à l'auteure. Je tiens à annoncer les pages lyriques sur leur bonté, sur l'importance de leur rôle, sur

sa gratitude infinie pour le bien qu'ils lui ont fait, n'empêche pas Gabrielle Roy de les éliminer de son récit avec une efficacité terrible.

Lire la page 412.

Mais il y a plus : l'amour piégé entre Gabrielle et Stephen l'est aussi parce que leurs passions profondes, celle qui fait l'un ne peut pas être tout pour l'autre, s'opposent. Stephen vit dans le vrai monde, dans celui de la violence (son maître en espionnage a été assassiné et sa propre vie a été en danger quelques fois), dans celui des rapports de force, alors que Gabrielle vit dans le monde de l'imagination, dans celui du ravissement ou de la nostalgie, dans celui des mots. Ils sont fondamentalement incompatibles. Aussi l'amour est un piège parce qu'il fait croire que ces différences radicales n'existent pas.

Enfin, il faut voir qu'encore une fois, et plusieurs fois dans ces pages, Gabrielle Roy se présente comme une princesse en détresse sur le point de mourir (les allusions à la reine Bodicée ne me semblent pas hasardeuses) et qui doit être sauvée par des gens doux, simples et pleins de pitié, par des papas doux, par des sœurs attentionnées, par des passants pleins de pitié, qui connaissent la faiblesse par expérience directe, voire par condition sociale ou biologique, la reconnaissent chez les autres, et qui ne peuvent pas ne pas la secourir. Voilà ce qui lui fait, plutôt que des chevaliers forts et érotiques et trop ravissants.

Lire la page 399.

En tout cas, et je finis là-dessus, ce n'est pas un hasard, si la guérison amoureuse de Gabrielle Roy a lieu chez les Perfects. Ce n'est pas un hasard, si c'est chez eux qu'elle

prétend avoir découvert sa vraie vocation. Ce n'est pas un hasard, si la cassure entre la jeune femme et le jeune homme a lieu dans le premier chapitre qui suit ceux à lire aujourd'hui, mais que tout est en place dans les pages d'aujourd'hui.

**Discussion.**

**À faire.**

Il reste à lire les derniers chapitres de la seconde partie. Il me semble que ceux qui en ont assez des récits larmoyants d'une Gabrielle Roy se cherchant seront un peu consolés. Car il me semble qu'une fois qu'elle se prétend guérie de son amour pour Stephen, et peut-être de tout amour, une fois qu'elle a découvert sa vocation, le récit de son voyage en Provence et celui de ces reportages dans le Sud-Ouest et celui de sa décision de rester à Montréal montrent une autre femme plus intéressante peut-être. Mais je crois que la vérité de la position de Gabrielle Roy se trouve surtout dans les pages d'aujourd'hui.

## **Quatre-vingt-sixième rencontre**

### **Ce qui a été fait.**

Nous en avons presque fini, tant bien que mal, de Gabrielle Roy. Il reste les derniers chapitres de *La Détresse et l'Enchantement*. Je ne dirai rien de la dernière rencontre : j'ai eu bien de la difficulté à retenir quoi que ce soit, pris que j'étais par les défauts techniques qui s'ajoutaient aux problèmes plus réguliers que ces rencontres causent.

### **Remarque initiale : le salut.**

J'ai dit plusieurs fois que dans ce récit, qu'il soit factuel ou fictionnel ou *faictionnel*, Gabrielle Roy se présente comme une princesse démunie qui vit dans l'attente d'une pitié humaine salvatrice ; au fond, la tâche des autres est de la sauver du monde tel qu'il est, avec ses souffrances, ses tâches et ses injustices, et de la soutenir dans sa tâche à découvrir, soit d'être auteure, et ensuite à mener à bien, soit de créer un œuvre. On peut dire que la plus grande partie de son autobiographie présente cette image jusqu'à plus soif, et jusqu'à une irritation profonde pour plusieurs, voire jusqu'à un rejet viscéral.

Mais tout en acceptant à la fois cette représentation offerte par l'auteure et la réaction qu'elle peut provoquer, je prétends que la fin de la seconde partie de son récit présente une nouvelle Gabrielle, la vraie Gabrielle, celle qu'elle a été, ou du moins celle qu'elle voudrait qu'on retienne comme la véritable.



En tout cas, dans ces pages ultimes de son autobiographie, il y a plusieurs scènes nouvelles offertes par l'auteure qui se vivent sur trois terres différentes. Les scènes sont nouvelles surtout, me semble-t-il, parce qu'elles représentent une femme plus joyeuse, plus active, plus équilibrée, si l'on veut. Il y a certes de nombreuses pages qui rappellent ce que je crois être le fond de la vision, ou de la personnalité ou de la maladie, de Gabrielle Roy. (Chacun qui constate cette constance peut lui donner le nom qu'il veut bien.) Je pense à la rupture avec Stephen en Angleterre, lequel pays est pour ainsi dire libéré de l'ombre du jeune homme au moment même où la menace de la guerre assombrit le paysage, ou à l'aventure avec Ruby en Provence ou encore à la première expérience de journaliste dans le Sud-Ouest (il me semble qu'il y a dans ce moment une nouvelle rupture, s'il en fallait une, avec Stephen le nationaliste), et l'établissement au Québec pour devenir écrivaine. Je pense donc aussi aux toutes dernières pages consacrées à la décision de ne pas retourner au Manitoba retrouver sa mère et redevenir une enfant et d'installer à Montréal pour devenir une journaliste.

Ceux qui voudraient que la nouvelle Gabrielle Roy soit moins égotique que l'ancienne seront déçus. Encore et toujours, l'auteure est l'héroïne de son récit, et même elle insiste cette fois aussi fortement qu'autrefois sur sa faiblesse et son droit à la pitié, mais cette fois elle parle surtout de son pouvoir de séduction et pour ainsi dire de sa supériorité humaine : on lui livre des secrets d'État, les grandes dames la trouvent plus vraie et plus charmante que les gens qu'elles connaissent depuis toujours, une jeune femme, Ruby, est transformée par le pouvoir de Gabrielle Roy et devient aventureuse. Et ce n'est pas les seuls moments.

Il y a plusieurs pages qu'il faudrait citer pour étayer cette proposition. Mais je me limite à une seule, celle qui me plaît le plus sans doute parce qu'elle représente Gabrielle Roy se libérant de l'emprise de Stephen et pour ainsi dire devenant elle-même, soit une artiste qui se prend en main et décide de l'essentiel, de son style, de la tonalité de ses mots et au fond, tout au fond, du sens de son œuvre.

Lire les pages 452 et 453.

**Discussion.**

**À faire.**

Pour la prochaine rencontre, il faudra avoir abordé une première œuvre de Victor Hugo, ce sera donc *Les Feuilles d'automne*; les dix premiers poèmes seront à l'ordre du jour.